

Guy Clastres

La troisième fois

C'est la troisième crise que je suis obligé de traverser depuis la fin de l'EFPP. Des traits émergent à chaque fois, toujours les mêmes et dont la répétition indique une certaine identité de structure : le groupe se déchaîne dans des manifestations obscènes : injures, délation promue comme un acte héroïque, imputation de trahison, soupçons qui brisent la communauté de travail, etc...

A chaque fois j'éprouve du dégoût et une sorte de colère. Des petits maîtres apparaissent, rapides à détecter le vent, habiles à trouver les places auprès du manche et à manier les ciseaux de la censure à l'occasion.

Le groupe jouit ou bien a peur. Certains, s'ingénient à faire jouir le groupe, comme je l'avais déjà fait remarquer lors de la précédente crise.

Je n'ai pas participé à tout ça et que je sache, aucun de mes analysants n'y a participé.

Ma présence ici ne constitue ni une allégeance ni une promesse, ni, bien entendu, l'expression d'une mutation subjective. Certes, ma présence ici fait signe ; est-elle pour autant un acte ? Certains croient qu'il s'agit d'un acte irréversible. Je n'en suis pas si sûr. Je suis venu au forum, parce que l'an dernier j'ai soutenu des propos critiques, sur le groupe et l'Ecole dans le cadre du séminaire de Miller à Montparnasse et je ne vois pas pourquoi je ne parlerais pas ici, même si depuis Barcelone, le sens s'est beaucoup déplacé. Je ne sais plus aujourd'hui si je pourrais être entendu dans le cadre de l'Ecole.

Je ne suis pas devenu solerien pour autant, si tant est que ce néologisme ait un contenu. Mais je peux dire que je ne suivrai pas Miller dans sa prise du pouvoir politique de l'Ecole.

L'Ecole est malade depuis longtemps : malade de ses clans, malade de ses slogans, de sa sinistre langue de bois, malade de son autosatisfaction, aujourd'hui malade de ses instances.

Une partie de l'Ecole ne veut pas le savoir, et ce " je n'en veux rien savoir " du groupe se renforce et se nourrit de l'idéalisation forcée de l'Un à laquelle j'ai d'ailleurs moi-même succombé jadis. C'est probablement l'amour de ma mère pour le S1 qui a longtemps soutenu chez moi cette admiration et cet amour. L'amour, comme je l'ai appris au bon endroit, ne va pas sans la haine, et l'obligation d'aimer c'est l'obligation de haïr.

Le groupe comme tel ne veut rien savoir, c'est un fait de structure : comme groupe, il protège chacun de ceux qui le composent de devoir s'interroger sur son rapport intime à la cause, du sien propre. Or la cause analytique et la vérité freudienne dépendent de cela ; de ce qu'elles représentent pour chacun dans son intime. La maladie de l'Ecole - qui comme je l'ai dit vient de loin - a atteint la passe. Je n'ai pas d'objection à ce que l'on parle du critère politique dans la nomination de l'AE. Mais il faut s'entendre sur ce qu'on appelle ici " critère politique ". S'agit-il de répondre aux critères de formation de l'analyste didacticien international ? Ou bien s'agit-il pour le passant d'élaborer la logique de son cas, celle de la formation de l'inconscient dont il procède, dont on procède comme vivant et comme parlêtre ? Logique qui donnera son cadre à ce qui s'appelle l'acte psychanalytique, c'est-à-dire qui révélera en pointillé la direction de la cure à venir. A ce titre il n'y a qu'une seule passe et ce ne sont pas les tripatouillages politiques qui changeront quoi que ce soit à cela. Je ne suis pas un analyste didacticien international. Je ne crois pas aux analystes didacticiens. Je reste lacanien c'est-à-dire que je crois plus aux formations de l'inconscient que je ne crois à la formation du psychanalyste. Je suis un ancien analysant, la chose est sue. Mais je ne me suis jamais présenté comme un élève

de Lacan. Je le suis devenu dans l'après-coup pour avoir retrouvé dans les traces signifiantes de mon histoire, la logique impitoyable dont les concepts scandent les " Ecrits ". Si tel n'avait pas été le cas, j'aurais cessé de pratiquer la psychanalyse. Les névrosés sont les véritables soutiens de la psychanalyse lorsqu'ils croient au symptôme et à l'inconscient. Ils ont fourni et continuent de fournir à la psychanalyse sa matière, son matériel. Freud et Lacan les ont pompés, comme on dit maintenant. Que serait le discours analytique sans la référence aux écrits de Schreber, sans les dits de l'homme aux loups et ceux de l'homme aux rats ? Et que faisons-nous nous-mêmes dans nos colloques, nos congrès etc... ? Freud et Lacan ont pompé les névrosés. Ils ont bien fait. Le jour où les névrosés détourneront leur demande du discours analytique, il disparaîtra comme un arbre mort.